

Petit éloge
des ANTI-héroïnes
de séries

Les Pérégrines: un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevillon, la directrice de la maison.

Notre ambition: vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

Couverture et mise en page: Flora Monnin

© Éditions Les Pérégrines, 2022

Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines

21, rue Trousseau 75011 Paris

www.editionslesperegrines.fr

Anaïs Bordages et Marie Telling

Petit éloge
des ANTI-héroïnes
de séries



Éditions Les Pérégrines

À nos mères.

Nos anti-héroïnes

Être parfaite, c'est surfait. Dans sa première ébauche, ce livre était censé faire l'éloge des héroïnes de séries télé. Nous aurions parlé de Buffy Summers (*Buffy contre les vampires*), Dana Scully (*X-Files*), Sydney Bristow (*Alias*), Kara « Starbuck » Thrace (*Battlestar Galactica*), Michonne (*The Walking Dead*), Leslie Knope (*Parks and Recreation*)... Des femmes qui ont énormément compté pour nous, et dont l'importance culturelle a, pour beaucoup d'entre elles, déjà été établie. Mais en faisant la liste de toutes les héroïnes qui nous semblaient incontournables, nous nous sommes vite aperçues que celles qui nous galvanisaient le plus étaient souvent compliquées, imparfaites, difficiles à aimer. Nos voix s'emballaient dès qu'on commençait à parler de celles qui étaient un peu coincées, méchantes, amORAles, voire carrément tordues. Celles qui avaient mauvaise réputation, qui faisaient tout de travers, ou

PETIT ÉLOGE DES ANTI-HÉROÏNES DE SÉRIES

qui avaient été injustement desservies par les fans et les scénaristes, mais que l'on avait envie de défendre corps et âme. Le projet nous est alors apparu comme une évidence : nous voulions faire l'éloge des anti-héroïnes. Malgré tout notre amour pour Buffy, nous avons aussi envie de déclarer notre flamme à la peste de Sunnydale, Cordelia. Nous voulions faire la lumière sur des personnages féminins trop souvent omis des discussions ou pris à la légère, comme Martha Hanson de *The Americans*, ou Betty Draper dans *Mad Men*. Nous avons envie de comprendre pourquoi des personnages comme Hannah Horvath (*Girls*) ou Skyler White (*Breaking Bad*) étaient si universellement détestés. Et pourquoi toutes les fans de *Sex and the City* refusaient d'être comparées à Charlotte York. Nous voulions rendre hommage aux tarées les plus délicieusement manipulatrices du petit écran, comme Jenny Schecter (*The L Word*) ou Kimberly Shaw (*Melrose Place*). Et nous souhaitions remercier toutes celles qui, en exposant leurs vilains défauts, nous avaient appris à aimer les nôtres.

La figure de l'anti-héros masculin est omniprésente dans les productions télévisuelles et leurs analyses depuis au moins deux décennies. Plusieurs livres ont été consacrés à ces hommes imparfaits et ambigus, de Tony Soprano (*Les Soprano*) à Walter White (*Breaking Bad*) en passant par Vic Mackey (*The Shield*) ou

NOS ANTI-HÉROÏNES

Don Draper (*Mad Men*). Si bien que les personnages masculins moralement troubles sont devenus des évidences dans la pop culture. Ce qui est beaucoup moins le cas pour les personnages féminins, chez qui la moindre imperfection est plus subversive. Dans la fiction comme dans la réalité, les femmes sont tenues à des standards de beauté et de perfection inaccessibles. Elles se doivent d'être irréprochables et de satisfaire des injonctions toujours plus contradictoires, sous peine d'être immédiatement discréditées, jugées ou considérées comme repoussantes.

Pourtant, les séries regorgent de personnages féminins complexes qui méritent d'être analysés. Ces programmes sont par définition conçus pour durer des mois, voire des années, ce qui permet souvent aux personnages, qui vieillissent à l'écran, d'être infiniment plus nuancés que dans de nombreux films. La télé est aussi une industrie plus féminine que le cinéma, moins auteuriste, axée sur la collaboration entre une multitude de scénaristes et réalisateurs. Avec des programmes traditionnellement destinés aux ménagères et un accent mis sur l'efficacité de l'écriture plutôt que la virtuosité de l'image, le petit écran est encore aujourd'hui victime d'un certain mépris culturel. Pourtant, les budgets moins importants et le système de production moins verrouillé des séries ont aussi permis à une multitude de voix marginalisées

PETIT ÉLOGE DES ANTI-HÉROÏNES DE SÉRIES

d'exister. La télé est un espace où des créatrices pionnières ont pu réinventer la représentation féminine, de Lucille Ball à Mary Tyler Moore en passant par Shonda Rhimes, Jenji Kohan, Michaela Coel, Ilene Chaiken, Fanny Herrero, Phoebe Waller-Bridge ou Pamela Adlon. Un refuge pour des actrices expérimentées, lassées de ne pas trouver assez de rôles à leur taille au cinéma, comme Viola Davis, Maggie Gyllenhaal, Jessica Lange, Reese Witherspoon et Nicole Kidman, ces dernières étant également devenues deux des productrices de séries les plus prolifiques de ces dernières années. Autant de conditions qui permettent le développement de personnages féminins uniques, variés, et merveilleusement imparfaits.

Alors que la diversité des portraits féminins à l'écran ne cesse de progresser, les figures de « femmes badass » et les « personnages féminins forts » sont devenus des poncifs de plus en plus lassants. Ces femmes qui ne manquent jamais de répartie ni de courage, fixent la caméra d'un air déterminé (coucou June de *The Handmaid's Tale*) et n'expriment jamais la moindre vulnérabilité nous paraissent parfois creuses, et tout droit sorties d'un moule qui érige des attributs masculins en qualités sacro-saintes. C'est notre lassitude face à l'utilisation de plus en plus cynique de ce cliché à Hollywood qui nous a donné envie de mettre en avant des héroïnes faillibles.

NOS ANTI-HÉROÏNES

Les femmes que vous trouverez dans ce livre ne sortent pas de nulle part et doivent beaucoup à des figures bibliques, historiques ou littéraires comme Dalila, Cléopâtre, Phèdre, Lady Macbeth, la marquise de Merteuil, Emma Bovary, Jane Eyre, Emma Woodhouse, Cruella d'Enfer, Mildred Pierce ou encore Nana. Comme elles, nos anti-héroïnes peuvent être vaches, ingrates, revêches, coincées, obsédées, tordues, hystériques ou carrément malveillantes. Certaines sont assez populaires, d'autres sont haïes par le grand public. Chacune à leur manière, elles contribuent à élargir les normes jusqu'à récemment très restrictives de la représentation des femmes à l'écran et brisent l'idéal de perfection féminine. Comme beaucoup de femmes, nous avons souvent eu le sentiment de ne pas être assez douces, assez jolies, assez empathiques, assez maternantes, assez discrètes, assez calmes. D'où notre immense affection pour ces anti-héroïnes.

Nous les avons classées dans des chapitres qui font référence aux clichés sexistes les plus souvent utilisés pour désigner et critiquer les femmes qui ne rentrent pas dans le moule. Non parce que nous adhérons à ces qualificatifs réducteurs et misogynes – même si s'en réapproprier certains peut parfois être libérateur –, mais pour souligner le caractère exclusivement féminin de ces insultes (sauf pour les psychopathes,

PETIT ÉLOGE DES ANTI-HÉROÏNES DE SÉRIES

mais elles sont tellement fun qu'on n'a pas pu résister). Certaines des héroïnes de ce livre auraient pu entrer dans plusieurs catégories. Dans ces cas-là, nous avons choisi l'aspect de leur personnage le plus critiqué, le plus repoussant – ou le plus fascinant.

Malgré notre amour obsessionnel des séries télévisées, nous ne les avons évidemment pas toutes vues, et cette sélection n'est donc pas exhaustive. Elle correspond à nos goûts personnels, et si ces personnages nous paraissent les plus emblématiques du concept d'anti-héroïne, nous savons qu'il en existe beaucoup d'autres. Ces dix dernières années, la production télévisuelle a explosé, et ce phénomène d'expansion, appelé Peak TV, a mené à la création d'une multitude de personnages féminins fascinants. Des séries chorales comme *Orange Is the New Black* ou *G.L.O.W.* en ont même fait leur principe narratif. C'est la preuve de l'immense progrès opéré par la télé, et à ce rythme, nous pouvons nous réjouir à l'idée d'en découvrir de nombreuses autres dans les années à venir. Des personnages tellement complexes et variés que les catégories que nous avons adoptées pour ce livre deviendront définitivement obsolètes.

▷▷ Spoilers

On sait que pour beaucoup de gens, les spoilers figurent très haut dans la liste des choses les plus

NOS ANTI-HÉROÏNES

terrifiantes qui soient, au même titre que les clowns, les plaies infectées et les crashes d'avions. Mais il nous semblait impossible d'analyser la trajectoire narrative de tous ces personnages féminins, appartenant pour la plupart à des séries déjà achevées, sans révéler des points-clés de l'intrigue. Comme nous ne souhaitons pas avoir de traumatismes de lecteurs et lectrices sur la conscience, vous trouverez dans la marge, pour les séries les plus récentes ou encore en cours de diffusion, le symbole ☞ indiquant les plus gros risques de spoilers.

Les mères indignes

La vie d'une femme est faite d'injonctions. Il faut être cool sans être vulgaire, pudique sans être prude, jolie sans trop prêter attention à son apparence... Mais il y a peu de domaines où les femmes sont autant victimes du jugement des hommes, de leurs pairs et de la société que la maternité. Les critères pour être un bon père sont très simples : il suffit d'être présent et d'« aider » sa compagne dans l'éducation des enfants pour voir ses efforts salués. Pendant ce temps, de la grossesse jusqu'à la tombe, la prestation de la mère est scrutée et évaluée. Il n'y a qu'à observer la pression autour de l'allaitement pour comprendre toute la culpabilisation que l'on inflige aux femmes dès la naissance de leur enfant. Dans son livre *Choisir d'être mère* (JC Lattès, 2022), la journaliste Renée Greusard décrit les injonctions contradictoires à ce sujet : « Et au milieu toujours... nous, les femmes. Celles qu'on contraint d'allaiter

PETIT ÉLOGE DES ANTI-HÉROÏNES DE SÉRIES

alors qu'elles ne veulent pas, celles qui n'allaitent pas et qu'on juge mauvaises mères, celles qui allaitent et qu'on juge trop soumises à leur bébé, pas assez libres et détendues, celles qui allaitent et qu'on juge déviantes parce que ça dure trop longtemps, celles qui allaitent mais pas assez bien parce qu'elles ont le malheur de s'offrir parfois la détente d'un biberon ou d'une tétine. Au milieu les femmes donc, pour qui il n'est jamais possible de s'en sortir indemnes. »

L'idéal délétère de la « mère parfaite » est lié au concept d'instinct maternel, cette faculté naturelle que toute femme digne de ce nom est supposée posséder. Et c'est précisément parce qu'il n'existe rien de plus subversif et contre-nature aux yeux du monde qu'une mère indigne que les femmes de ce chapitre sont si réjouissantes à observer, de Betty Draper, qui, quand son fils lui dit qu'il s'ennuie, lui conseille d'aller se frapper la tête contre un mur, à Livia Soprano, qui raconte des histoires d'infanticides à chaque repas de famille.

Précisons néanmoins que les mauvaises mères sélectionnées n'évoluent pas toutes au même niveau d'indignité. Certaines, comme Lois dans *Malcolm*, sont colériques ou ont des méthodes d'éducation peu orthodoxes tout en aimant profondément leurs enfants, quand d'autres... ont carrément causé la mort de toute leur progéniture (petite pensée pour Cersei).

LES MÈRES INDIGNES

Ce qu'elles ont en commun, c'est qu'elles bousculent tabous et clichés liés à la maternité. Livia Soprano, incarnation ultime de la matriarche monstrueuse à l'écran, est l'exemple, certes extrême, d'une femme qui a endossé son rôle de mère par obligation, sans avoir une once d'instinct maternel. Quant à Sam Fox, de *Better Things*, elle prouve que l'on peut être un parent exemplaire sans s'aligner sur les codes restrictifs imposés par la société.

On aurait aussi pu inclure Julie Cooper (*Newport Beach*), qui couche avec l'ex de sa fille; Sharon Morris de *Catastrophe*, qui trouve le pénis de son fils « tellement mignon »; ou Lucille Bluth d'*Arrested Development*, qui monte ses enfants les uns contre les autres et a plus d'affection pour son verre de vodka-tonic que pour son fils Gob. Les défaillances maternelles sont un tel marqueur de corruption morale chez les personnages féminins que nombre d'anti-héroïnes de ce livre auraient aussi pu figurer dans ce chapitre, comme Elizabeth Jennings (*The Americans*), qui fait passer son pays avant ses enfants, ou Selina Meyer (*Veep*), qui utilise sa fille comme souffre-douleur.

Qu'elles soient mauvaises, indignes ou déficientes, les mères de ce chapitre offrent en tout cas une vision de la maternité bien plus libératrice et décomplexante (y compris pour les deux femmes sans enfant que

PETIT ÉLOGE DES ANTI-HÉROÏNES DE SÉRIES

nous sommes) que l'image archétypale de la maman idéale.

Livia Soprano (*Les Soprano*)

« Alors on a fini, non ? Elle est morte. » Ces mots, adressés par Tony Soprano à sa psy après la mort de sa mère, auraient presque pu s'appliquer à la série elle-même, tant son existence est liée au personnage de Livia Soprano. Programme culte des années 2000, œuvre séminale de la télé prestige et de l'ère des anti-héros, *Les Soprano* est restée dans les esprits comme une histoire de mafiosi. Mais pour concevoir la série, David Chase, son créateur, s'est d'abord inspiré de sa propre mère. « C'est ma femme qui m'a dit de faire ça, raconte le scénariste dans le livre *The Sopranos Sessions*. Elle ne m'a pas dit quel genre de série cela devrait être, mais elle m'a dit : "Tu devrais faire une série sur ta mère. Elle est incroyablement drôle." J'étais d'accord avec elle, mais je ne savais pas comment m'y prendre. »

Dans le genre hommage filial, on a vu plus charitable que le personnage de Livia Soprano. Si dans *Game of Thrones*, Cersei détruit ses enfants malgré elle – c'est en tout cas ce que la série veut nous faire croire –, Livia, elle, nuit volontairement au bien-être de sa progéniture. Cruelle, culpabilisante, manipulatrice... Plus qu'une mauvaise mère, elle est l'une des plus

LES MÈRES INDIGNES

grandes méchantes de l'histoire de la télé. Et dans une série peuplée de tueurs de sang-froid, elle accomplit la prouesse d'être le personnage le plus glaçant.

Dans les films de mafia, les femmes sont souvent reléguées aux rôles de bimbos, d'épouses mi-complices mi-crédules ou de mammas bienveillantes. Celles du *Parrain* (un classique constamment cité par les mafiosi des *Soprano* eux-mêmes) subissent plus qu'elles n'agissent : Connie, l'unique fille de Vito Corleone, est battue par son mari pendant tout le premier film et vit aux crochets de son frère dans le second. Apollonia, la première femme de Michael Corleone, meurt dans une explosion qui visait initialement son mari. Quant à Kay, seconde épouse de Michael, elle est répudiée et séparée de ses enfants après avoir osé demander le divorce. Le seul personnage féminin qui semble épanoui dans ce milieu est justement la matriarche, Carmela Corleone. Loyale, souriante et silencieuse, c'est la femme, et surtout la maman, idéale.

On est bien loin de l'acariâtre mère de Tony. Malgré un gros penchant pour la victimisation, Livia est une antagoniste redoutable et réalise l'exploit d'être puissante et insoumise dans un univers fondé sur l'hégémonie masculine. Mieux encore, elle utilise sa supposée vulnérabilité pour manipuler et protéger ses intérêts. Alors qu'elle est en train de vendre son propre fils à Junior, son oncle et principal rival, elle prévient : « Je ne veux pas

PETIT ÉLOGE DES ANTI-HÉROÏNES DE SÉRIES

me mêler de tout ça, je ne connais rien de ce monde.» Et quand la tentative de meurtre sur Tony échoue, elle est soudain victime de pertes de mémoire bien commodes pour pouvoir se dédouaner de toute responsabilité.

Livia est l'âme pourrie de son univers, le ferment des névroses de son fils, mais surtout la plus grande source de divertissement de la série pendant les deux premières saisons. Selon David Chase, elle était, avec Junior et Christopher, un des personnages pour lesquels les scénaristes préféraient écrire, en raison de son absence totale de filtre – trait de caractère qui sera souligné par Hesh Rabkin lors des funérailles de Livia, alors qu'il peine à lui trouver une qualité. La matriarche accueille Junior d'un « *you smell like a French putain* » (« tu sens la pute française »), assène des « *I'm nobody's darling* » (« je ne suis la chérie de personne ») et ponctue chaque dîner familial d'anecdotes sur des infanticides.

L'infanticide, justement, est ce qui a probablement fini d'inscrire Livia dans la légende des méchants du petit écran. A-t-elle vraiment commandité la mort de son propre fils? La série laisse toujours planer une part d'ambiguïté sur le niveau d'intentionnalité de la mère de Tony. David Chase lui-même n'a pas la réponse. « Si je devais penser à ma propre mère, ma mère ne manipulait personne consciemment. Elle était incapable d'établir un plan. »

LES MÈRES INDIGNES

Malgré toute sa monstrosité, Livia reste une projection de la mère du créateur des *Soprano*, qui semble se servir de son œuvre comme d'une thérapie. Un poil méta pour une série qui met son personnage principal sur le divan. David Chase a d'ailleurs décrit sa relation avec sa propre psychothérapeute, qui a inspiré le personnage de Dr. Melfi, comme un *remothering*, une redécouverte de l'amour maternel. Cet amour maternel, ou plutôt son absence, forme l'ADN du personnage de Tony Soprano. Sous l'effet de ses antidépresseurs, le héros imagine une magnifique madone allaitant son bébé avec amour. Quand Jennifer Melfi lui demande de se remémorer un souvenir tendre de son enfance, le mafioso reste coi avant de déterrer une scène où sa mère et lui ont ri ensemble d'une chute de son père. Et quand Livia meurt enfin (du fait de la mort de Nancy Marchand, la prodigieuse actrice qui l'incarnait), Tony ne pleure pas sa mère mais finit par fondre en larmes devant une scène de film où une maman attend avec impatience le retour de son fils parti à la guerre.

Ultime preuve de cette thérapie sérielle, David Chase voulait à l'origine que Tony étouffe sa mère avec un oreiller après avoir appris sa trahison. Le créateur s'est finalement ravisé tant il aimait travailler avec Nancy Marchand et souhaitait faire évoluer l'intrigue avec elle. À la fin de la première saison,

PETIT ÉLOGE DES ANTI-HÉROÏNES DE SÉRIES

alors que Tony se dirige vers la chambre de sa mère pour la tuer, il la voit être embarquée par des équipes médicales. Elle vient d'avoir une attaque, dont on apprendra plus tard qu'elle a été déclenchée par toute la colère que Livia avait refoulée. Car si la série suit la thérapie de Tony et fait celle de David Chase lui-même, personne ne se soucie de Livia, dévorée par sa rage et sa rancœur. Dr. Melfi diagnostique indirectement la mère de son patient, estimant qu'elle souffre d'un trouble de la personnalité borderline. Surtout, la psy affirme, dès le second épisode, que « tout le monde n'est pas fait pour être parent ». Et le cœur du problème est peut-être là : Livia, qui considère les bébés comme des « animaux, pas différents des chiens », ne s'est jamais épanouie dans la maternité. Sa vraie vocation était ailleurs, comme le remarque Tony quand il lui dit : « Si tu étais née après ces féministes, ça aurait été toi la vraie gangster. » Mère indigne, Livia aurait en revanche fait un excellent parrain.

Betty Draper (*Mad Men*)

Dans la dernière saison de *Mad Men*, qui se déroule en 1969, Betty partage un rare moment de complicité avec son jeune fils, Bobby. Contre toute attente, elle a décidé de l'accompagner lors d'une sortie scolaire,

LES MÈRES INDIGNES

et la réaction incrédule du garçon de douze ans en dit long sur la froideur de leurs relations. Dans le bus, mère et fils discutent amicalement : « On a eu une conversation ! » raconte Bobby, tout guilleret, à sa maîtresse. Tout se passe bien, jusqu'au moment du déjeuner, où Betty découvre que Bobby a échangé le sandwich qu'elle comptait manger contre des bonbons. En une seconde, elle redevient la mère sèche et cassante que l'on suit depuis plus de six saisons, sous le regard impuissant de son fils, bouleversé à l'idée de l'avoir déçue. Plusieurs heures plus tard, elle fera encore payer son erreur au petit garçon, à coups de remarques mesquines.

Betty est doucement monstrueuse dans ces scènes, comme souvent avec ses enfants. Sur les sept saisons de *Mad Men*, on peut sans doute compter sur les doigts d'une main les moments d'affection qu'elle partage avec eux. La jeune mère au foyer est constamment irascible, et si elle tente de maintenir une façade parfaite pour les adultes qu'elle côtoie, elle est froide, impatiente et cruelle avec sa progéniture, n'hésitant pas à menacer ses enfants, les humilier, voire les gifler. Sa plus grande souffre-douleur est son aînée, Sally, en qui elle voit le reflet de tout ce qu'elle-même ne peut pas être : une petite fille indépendante, pleine de caractère, et peu intéressée par les règles de la féminité et la bienséance. Obsédée par les apparences, Betty

Table des matières

Nos anti-héroïnes	7
Les mères indignes.	15
Les superficielles	39
Les castratrices.	55
Les traînées	65
Les repousseurs	89
Les hystériques	109
Les coincées.	129
Les pestes	155
Les carriéristes	171
Les psychopathes.	189
Les traîtresses.	217
Les mauvaises victimes	227
Les revêches.	241
Conclusion	263
Remerciements	267

Pour limiter l'empreinte environnementale de leurs livres,
Les Pérégrines font le choix de papiers issus de forêts gérées
durablement et de sources contrôlées.
Imprimé en France par CPI en août 2022 sur du papier
Enso Classic pour l'intérieur et Rives tradition blanc naturel
pour la couverture.



Dépôt légal : octobre 2022
N° d'impression : 2066712
ISBN : 979-10-252-0571-6